

NOTE DE LECTURE par Daniel Roquefort, la clinique lacanienne n°6, 2002

La douleur en soi,

De l'organique à l'inconscient

Laurence Croix

Érès 2002

40 Ce livre bien argumenté mérite l'attention et l'effort du lecteur. Après de nécessaires et salutaires décapages, L. Croix aborde la question de la douleur sur des bases solides, c'est-à-dire en l'articulant à la subjectivité inscrite sur fond d'impossible.

41 C'est ainsi qu'il convient de renoncer aux impasses de la neurophysiologie. La douleur ne va pas comme le pensait Descartes de l'organe lésé au cerveau. On peut donc comprendre les relatifs échecs de la neurochirurgie pour bloquer la douleur en sectionnant ses hypothétiques voies de transmission. Aborder la douleur nécessite d'élaborer une conception du corps distincte de l'organique. Ne vient-elle pas bouleverser le rapport du sujet au miroir qui permet d'oublier que nous sommes un corps réel, pour n'en connaître que son image ? C'est pourquoi la douleur se situe entre l'être et l'avoir, au lieu même de la formation du langage.

42 Ces prémisses sont largement confirmées par les douleurs récalcitrantes du membre fantôme, survenant à la suite d'une amputation. Réciproquement, certains tableaux cliniques montrent qu'un support physiologique parfaitement constitué peut être indolore. C'est le cas des analgésies congénitales (syndrome de Cotard), autismes, mais aussi selon X. Emmanuelli, des SDF « passés de l'autre côté du miroir », population identifiée au rebut de la société.

43 Le grand intérêt du livre de L. Croix réside dans le fait qu'elle s'est attachée à donner un statut métapsychologique fondé à la douleur. Ainsi, souligne-t-elle, en s'appuyant sur l'analyse d'hystériques (Anna O., Emmy von N., Elizabeth von R.) que la douleur n'est pas un symptôme, mais qu'une manifestation somatique douloureuse peut devenir un symbole mnémonique repris ensuite par la névrose. Peut-on soutenir cette hypothèse d'une « complaisance du somatique » ? Lacan n'a pas choisi cette voie puisque pour lui le symptôme s'inscrit sur la matrice du fantasme où il a valeur de message pour le sujet et de manifestation de la jouissance phallique.

44 Dans l'acte analytique, le symptôme n'existe que du fait de l'analysant qui lui donne statut de signifié. En fait, il concerne moins le sujet que son ancrage dans la jouissance. La domination de la pulsion contraint le sujet à s'arc-bouter sur le symbolique pour faire obstacle à sa domination par le symptôme. Ce que l'auteur nomme « un doux-leurre ».

45 Qu'un symptôme dont la forme n'est pas constituée ne soit pas analysable (Lacan) se révèle capital aux yeux de L. Croix dans sa recherche en tant que fonction distincte du symptôme. En effet, dans la psychose, l'absence de capitonnage entre signifiant et signifié empêche la formation du symptôme. C'est pourquoi si le psychotique ne produit pas de symptôme, par contre il connaît la douleur.

46 Le symptôme produit par la répétition est effet du fantasme. La douleur, elle, n'est pas soumise à la répétition, elle est évènementielle, phénoménale, signe d'une perte traumatisante. « Le symptôme et la douleur ont bel et bien en commun de se rapporter à la déchirure de l'impossible. Le symptôme en serait une formation, la douleur le signe ».

47 Dans sa métapsychologie, Freud avance que la douleur est une pseudo-pulsion. Formule qui signifie d'abord pour notre auteur que la douleur n'est pas une pulsion. Elle monopolise une énergie ponctuelle, à travers un organe elle interroge le vivant et attaque le moi (dans sa fonction de relation). Elle ne peut être ni un but pulsionnel, ni une source, ni une poussée. Elle ne vise apparemment rien d'autre qu'elle-même. Peut-être faut-il y voir une pulsion sans objet ?

48 L'hypothèse de l'auteur que toute douleur « renvoie et signale la première étape du refoulement originaire » trouve sa confirmation à partir d'une distinction d'avec les différents courants de la psychosomatique. S'appuyant sur deux exemples cliniques, L. Croix montre que la douleur chronique « peut être un signe de dysfonctionnement de la fonction paternelle, c'est-à-dire d'une transmission de la loi ».

49 Que la douleur puisse s'associer au plaisir, à la volupté a été reconnu depuis les temps les plus anciens. Faut-il y voir un obstacle à l'hypothèse de l'auteur sur l'antériorité de la douleur dans la logique temporelle des formations de l'inconscient ?

50 Analysant le fantasme « un enfant est battu », L. Croix montre que « la mutation de la douleur en plaisir procède d'un second temps de symbolisation dans la genèse de l'appareil psychique », la culpabilité étant l'opérateur de la transformation de la première phase du fantasme en la deuxième.

51 Quant au masochisme moral par lequel l'homme cherche inconsciemment à se punir, il forme le pain quotidien du psychanalyste. La notion de culpabilité permet de différencier la religion (qui en rajoute) de la science (qui nie la responsabilité de l'individu, bouleversant ainsi les valeurs). La psychanalyse la reconnaît et offre au sujet l'espoir d'une désaliénation au moins partielle.

52 Dans un chapitre : Douleur est authentiquement au féminin, L. Croix après avoir rappelé la psychogenèse de la sexualité féminine, aborde le champ de la mystique. Le corps mis en jeu dans les mortifications, les blessures, les maladies... témoigne de l'irreprésentable, « le rien que la douleur annonce est l'autre nom de Dieu ». Ce martyr du corps vient s'inscrire dans l'amour pour un être « sans doute à la même place que celle qu'occupait la mère ». Aucun père ne répond et la souffrance du corps apparaît comme l'écho de cette absence.

53 À travers la jouissance féminine, l'expérience mystique, la clinique des pervers, l'auteur montre que si le masochisme érogène (originaire) apparaît comme une composante de la libido, la douleur n'est ni un mode d'excitation, ni à ranger du côté des perversions. Puisqu'elle est liée à la première perte, c'est-à-dire antérieure à la compulsion de répétition, que le plaisir de souffrir se manifeste pour la première fois par la

réponse psychique à cette douleur (cf. le fort-da), il s'ensuit que le masochisme est bien lié à un processus de symbolisation.

⁵⁴ Remercions L. Croix d'avoir su définir ainsi le statut métapsychologique de la douleur, montrer qu'elle est la réponse du réel à ce qui ne va pas dans le symbolique. Contrairement à la paternité du symptôme, elle évoque la maternité de la douleur, soulignant qu'elle est rencontre avec la béance de l'Autre, avec l'absence.

⁵⁵ Daniel Roquefort